

## Georges Bernanos : « Le monde sera sauvé par les pauvres »

### Un commentaire à la lumière de l'Évangile selon saint Marc

*Vie Thérésienne*, 3ème trimestre 2009 n° 195, p. 145-160.

P. Pierre Coulange<sup>1</sup>

Il n'est pas douteux que Bernanos soit un écrivain de grand génie ; il procède souvent au moyen d'intuitions, et les exprime par des formules synthétiques tout aussi à-propos que percutantes. Il nous semble que dans ce trésor, plusieurs éléments mériteraient d'être davantage connus, en raison de leur pertinence et de profondeur théologique. L'objet de ce commentaire consiste à mettre en exergue quelques pensées de Bernanos, pour en montrer la cohérence et l'enracinement biblique. En effet, notre époque exige des éléments de démonstration, de vérification, qui sont légitimes, et qui ne s'imposaient pas forcément au moment où Bernanos a écrit le plus gros de son œuvre.

Un exemple typique nous semble être sa pensée sur les pauvres. On sait que toute sa réflexion est imprégnée de culture chrétienne et biblique. Pour autant, Bernanos prend rarement le soin d'appuyer ses affirmations sur des citations explicites, et sur une méthode dûment éprouvée. Lorsqu'au début de la deuxième guerre mondiale, il se rend au Brésil, il est frappé par la pauvreté qu'il y trouve. Cette pauvreté, il lui donne un éclairage qu'il tire de sa connaissance du Christ et de l'Évangile.

Dans cette contribution, nous souhaitons montrer que les intuitions de Bernanos sont solidement fondées dans l'Écriture, et spécialement dans l'Évangile selon saint Marc.

#### Bernanos : « Le monde sera sauvé par les pauvres ! »

Deux formules nous paraissent particulièrement pertinentes pour cette étude : la première est tirée des *Enfants humiliés*, un texte de circonstance, puisqu'il a été écrit entre le mois de septembre 1939 et le mois d'avril 1940, une période de tensions diplomatiques extrêmes, et d'entrée en guerre. Bernanos est alors à Pirapora, au Brésil, où il vit dans des conditions matérielles difficiles<sup>2</sup>.

« Je dis que **le monde sera sauvé par les pauvres**, ceux que la société moderne élimine, parce qu'ils ne sont plus capables de s'y adapter et parce qu'elle n'est pas en mesure de les assimiler, jusqu'à ce que leur ingénieuse patience ait, tôt ou tard, raison de sa férocité. Je dis que les pauvres sauveront le monde : ils feront cette colossale affaire. »<sup>3</sup>

La formule est osée, mais elle reste énigmatique. Le texte laisse dans l'ombre le pourquoi de ce salut, et demande un éclaircissement. Dans une certaine mesure, on pourrait se démarquer d'une telle affirmation en disant que le monde n'est sauvé que par le Christ. Bernanos veut-il dire que c'est en tant que le Christ est pauvre, que sa mission de salut s'accomplit ? Nous savons par ailleurs que Bernanos a une théorie personnelle sur les pauvres et l'espérance. En effet, pour lui,

---

<sup>1</sup> Prêtre, Professeur au Studium de Notre-Dame de Vie, membre de l'Association des Economistes Catholiques.

<sup>2</sup> Cf. Notice des *Enfants humiliés*, dans *Essais et écrits de combat*, tome 1, Gallimard, La Pléiade, 1971, p. 1581 s. On lira avec profit l'ouvrage d'Edith RINFRET, *Bernanos et la pauvreté*, Bellarmin, 1994.

<sup>3</sup> Cf. G. BERNANOS, *Les enfants humiliés*, *Essais et écrits de combat*, p. 898.

le secret de l'espérance est essentiellement détenu par les pauvres. Il est leur trésor, leur domaine propre. Il écrit un peu plus loin :

*« L'espérance, voilà le mot que je voulais écrire. Le reste du monde désire, convoite, revendique, exige et il appelle tout cela espérer, parce qu'il n'a ni patience, ni bonheur... »*

*Ce sont les pauvres gens qui espèrent à sa place exactement comme les saints aiment et expient pour nous. La tradition de l'humble espérance est entre les mains des pauvres, ainsi que de vieilles ouvrières gardent le secret de certains points de dentelles que les mécaniques ne réussissent jamais à imiter.*

*Le jour viendra où ceux qui courent aujourd'hui ballucinés derrière des maîtres impitoyables...s'arrêteront épuisés, sur la route qui ne mène nulle part. Hé bien alors... la parole de Dieu sera peut-être accomplie, les doux posséderont la terre simplement parce qu'ils n'auront pas perdu l'habitude de l'espérance dans un monde de désespérés. »<sup>4</sup>*

Dans une autre œuvre, qui s'intitule « Vie de Jésus », il livre cette réflexion :

*« Si nous pouvions disposer de quelque moyen de détecter l'espérance comme le sourcier découvre l'eau souterraine, c'est en approchant des pauvres que nous verrions se tordre entre nos doigts la baguette de coudrier.*

*Le pauvre n'est pas un homme qui manque, par état, du nécessaire, c'est un homme (qui vit pauvrement, selon la tradition immémoriale de la pauvreté,) qui vit au jour le jour, du travail de ses mains, qui mange dans la main de Dieu, selon la vieille expression populaire. Il vit non seulement de l'ouvrage de ses mains, mais aussi de la fraternité des autres pauvres, des mille petites ressources de la pauvreté, du prévu et de l'imprévu. **Les pauvres ont le secret de l'espérance...** »<sup>5</sup>*

Cette deuxième affirmation est une clé d'interprétation pour la première. Car la pauvreté est un manque, une défaillance parfois, une lacune qui se fait sentir douloureusement, mais qui ne porte pas en soi de dynamique surnaturelle. Le salut, qui est accordé par grâce, s'accomplit moyennant la foi, l'espérance, la charité. L'espérance, en particulier, telle qu'elle est pensée par Bernanos, ouvre une voie de salut, ou plutôt, nous le verrons, conduit au Christ, qui est le seul Sauveur (Ac 4,12).

C'est en ce sens que l'on peut dire, avec Bernanos, que « *le monde sera sauvé par les pauvres* »<sup>6</sup>. Ils sont sauvés eux-mêmes en raison de ce que, mus par l'espérance d'être guéris et rachetés, ils se tournent vers le Christ. En cet acte d'espérance, ils montrent au monde le chemin du salut, et c'est en ce sens que le monde est sauvé par eux.

## Dieu et les pauvres, ou comment les extrêmes se rejoignent

La Révélation biblique est toute entière remplie de ce thème, qui relie audacieusement l'extrême de la bassesse, et l'extrême de la grandeur : le psaume 113 montre le Seigneur se penchant du haut du ciel pour relever le pauvre assis sur le fumier ; le Très Haut se trouve aux côtés du très bas, du pauvre, de l'humilié comme dans ce texte inouï du Livre d'Isaïe (Is 57,15) qui suggère presque une cohabitation.

Mais la question de la prédilection de Dieu pour les pauvres, si elle a fait l'objet d'une littérature abondante, laisse souvent ouverte la question du pourquoi. Peut-être est-ce en raison d'une référence trop exclusive aux textes de l'Ancien Testament, tels que les psaumes ou les

---

<sup>4</sup> *Les enfants humiliés*, Essais et écrits de combat, La Pléiade, p. 899.

<sup>5</sup> Georges BERNANOS « Vie de Jésus » dans *La Vocation spirituelle de la France*, Plon 1975, p. 240-241.

<sup>6</sup> « Je dis que **le monde sera sauvé par les pauvres**, ceux que la société moderne élimine, parce qu'ils ne sont plus capables de s'y adapter et parce qu'elle n'est pas en mesure de les assimiler, jusqu'à ce que leur ingénieuse patience ait, tôt ou tard, raison de sa férocité. Je dis que les pauvres sauveront le monde : ils feront cette colossale affaire. » Cf. BERNANOS, *Les enfants humiliés*, Essais et écrits de combat, La Pléiade, p. 898.

prophètes, sans réaliser de pont avec le Nouveau Testament. Il est vrai que les écrits des prophètes laissent déjà percevoir quelque chose du salut promis aux pauvres. C'est la théologie du reste d'Israël, de ces fidèles pieux qui attendent la révélation du Messie (So 3,12)<sup>7</sup>. Cependant, dans le Nouveau Testament, quelque chose s'éclaire lorsqu'on voit ces humbles accourir vers le Maître, et leur demander la délivrance de leurs maux. On comprend que les pauvres ont rapport avec le salut, et cela à un double titre : en tant qu'il leur est promis d'entrer dans le Royaume, selon le discours des béatitudes (Lc 6,20) ; en tant que leur relation au Seigneur est exemplaire, et constitue le paradigme de la marche croyante vers Dieu.

Il nous semble que dans la Révélation biblique, un double mouvement puisse être identifié : le mouvement de Dieu qui se penche vers les pauvres, comme dans le psaume 113 (cf. Ps 113,6-7) ; le mouvement des pauvres qui, spécialement dans l'Évangile, s'approchent de Dieu ou de son Fils. Le point d'intersection de ces deux mouvements est comme manifesté dans cette pauvreté du Christ, qui transfigure et donne sens à toutes les formes de détresse et de pauvreté : celui qui se fait le médiateur prend une condition de pauvre. Saint Paul montre avec éloquence que le Christ rassemble en quelque sorte des attributs qui appartiennent au plus haut (Christ est Seigneur),<sup>8</sup> et au plus bas : le Christ lui-même se fait pauvre. S'il agit ainsi, c'est « *pour nous enrichir de sa pauvreté* » dit saint Paul aux Corinthiens (2 Co 8,9).<sup>9</sup> La formule est paradoxale. Comment comprendre qu'une pauvreté puisse devenir richesse pour d'autres, sinon en terme de puissance de grâce et de salut ?

Il convient, si l'on veut aborder cette délicate question, de bien préciser les définitions, et d'opérer des distinctions. La première distinction essentielle, sera celle qu'il convient de faire entre la finitude et la culpabilité, comme le suggère Paul Ricœur.<sup>10</sup> La finitude correspond à notre condition humaine ; celle-ci est bonne et voulue par Dieu. Comme le montre saint Paul, nous marchons sur des chemins dans lesquels nous percevons nos limites (cf. Rm 8,26), mais sans perdre l'espérance de parvenir à « *fructifier pour la sainteté* » (Rm 6,22) : c'est ainsi qu'on peut aimer sa pauvreté, se glorifier de ses faiblesses, comme Paul... (2 Co 11,30) Mais tout autre chose est le péché, la faute, qui est un mal et qui n'est pas voulu par Dieu. Paul se glorifie de ses faiblesses, pas de son péché : au contraire, lorsque Paul évoque son péché, c'est en s'exprimant selon le genre de la lamentation : « *Malheureux l'homme que je suis !* » dit-il (Rm 7,24).

La finitude est une pauvreté, qui nous fait appeler vers le Seigneur. Le péché éloigne au contraire de la grâce. Il est très apparent que, encore à l'époque de Jésus la confusion soit habituelle entre les limites humaines, parfois manifestées très visiblement par le handicap, et le péché (Cf. Jn 9, 2 : « *Ses disciples lui demandèrent : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?* »). Le Christ, par sa réponse,<sup>11</sup> sépare définitivement la finitude humaine de la culpabilité et en cela, il donne un nouveau visage au genre « pauvre ».<sup>12</sup>

---

<sup>7</sup> « Je maintiendrai au milieu de toi un reste de gens humbles et pauvres; ils chercheront refuge dans le nom du Seigneur. »

<sup>8</sup> Paul ne cesse d'affirmer la seigneurie du Christ, par exemple lorsqu'il s'adresse aux Corinthiens en 1 Co 1,9.

<sup>9</sup> 2 Co 8,9 : « Vous connaissez, en effet, la libéralité de notre Seigneur Jésus Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de vous enrichir par sa pauvreté. »

<sup>10</sup> Paul RICŒUR, *Finitude et culpabilité*, 1968, Aubier Montaigne.

<sup>11</sup> Jn 9, 3 : « Jésus répondit : Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais c'est afin que soient manifestées en lui les œuvres de Dieu. »

<sup>12</sup> Il est vrai que les pécheurs aussi accourent vers le Christ dans le Nouveau Testament ; non seulement ils viennent à lui, mais ils le touchent, comme la femme chez Simon le pharisien. Pourtant, nous pensons préférable, pour des raisons de clarté, de ne pas associer les deux conditions, celle de pauvre, d'une part et celle de pécheur d'autre part.

## Dieu et les pauvres : un double mouvement

Nous avons vu que le premier à se pencher sur les pauvres était Dieu lui-même, le plus grand venant au secours du plus petit. Il s'agit là d'un élément bien attesté dans l'Ancien Testament (Cf. Ps 113 ; 138 ; Is 57,15). Ce mouvement de Dieu qui se penche vers les pauvres correspond à sa grandeur, sa puissance attentive aux moindres de ses créatures. On s'aperçoit aussi que le mouvement inverse est fortement représenté et signifié dans le Nouveau Testament.

Le Christ lui-même s'est fait proche et le Royaume de Dieu s'est approché. Les pauvres, certes, sont l'objet d'une prédilection particulière, souvent soulignée dans les Évangiles : la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres (Mt 11,5) ; Jésus, dans le discours des béatitudes, leur promet le Royaume (Lc 6,20). La pauvre veuve est bénie pour son offrande au temple (Mc 12,43). Mais ce qui va nous arrêter ici, c'est le mouvement en retour : les pauvres s'approchent aussi de Jésus. Ils ont une initiative, un élan pour venir le trouver.

Tout se passe comme si Jésus, en allant au-devant des hommes, suscitait un attrait vers sa personne. Au moment de la nativité, la visite des mages et des bergers est un premier enseignement concernant le mouvement créé par la venue de Jésus en ce monde : les mages certes ne sont pas pauvres. Mais ce sont des étrangers ; ils représentent quelque chose de l'universalisme annoncé par les prophètes. Quant aux bergers, ils exercent une profession dont on sait qu'elle est l'une des plus méprisées en Israël.<sup>13</sup> La liturgie se fait l'écho de cette venue dans le monde des pauvres : la bénédiction solennelle du temps de l'Avent évoque la venue de « *Jésus pauvre parmi les pauvres.* »<sup>14</sup>

## Pauvres et malades du Nouveau Testament

On ignore trop souvent le statut des malades dans le Proche-Orient ancien et en Israël : en effet, dans notre univers occidental, nous avons tendance, en raison de l'influence de l'humanisme et du judéo-christianisme, à interpréter les textes de l'Évangile selon nos clés de lecture actuelles ; on s'émeut de la maladie, de la souffrance, on s'inquiète du sort des handicapés. Cependant, dans le contexte du Nouveau Testament, les malades qui ont des suintements, des plaies, des maladies de peau sont considérés comme des pestiférés, des maudits ; ils sont coupés de toute vie religieuse et publique.<sup>15</sup> Non seulement on suspecte quelque péché à l'origine de la maladie (Jn 9,2), mais les plaies et les écoulements rendent impurs et cette impureté est contagieuse.

Au temps du Christ, les maladies sont extrêmement humiliantes et reviennent en pratique à une exclusion sociale. Jeremias fait remarquer que les personnes handicapées n'avaient pas accès au Temple de Jérusalem. Cette interdiction est exprimée fermement dans le second Livre de Samuel : « *aveugle et boiteux n'entreront pas au Temple.* » (2 S 5,8<sub>LXX</sub>) Plus tard, cette interdiction s'est adoucie, et l'on a interdit l'accès seulement à ceux qui étaient incapables de se mouvoir par eux-mêmes.<sup>16</sup> C'est la raison pour laquelle, dans les Actes des Apôtres, l'infirme qui demande l'aumône à Pierre et Jean se tient non pas dans le Temple, mais à la « belle porte » (Ac 3,2).

En conséquence, les incapacités qu'elles soient liées à un handicap de naissance, à un accident, ou à une maladie conduisent inmanquablement à la misère ; les handicapés sont réduits à la mendicité. C'est le cas par exemple de Bartimée dans l'Évangile de Marc, de l'aveugle dans

---

<sup>13</sup> Cf. Joachim JEREMIAS, *Jérusalem au temps de Jésus*, Cerf 1976, p. 399-400.

<sup>14</sup> « *La venue du Rédempteur, pauvre parmi les pauvres est déjà une grande joie ; quand il apparaîtra dans toute sa gloire, qu'il vous ouvre le bonheur sans fin.* »

<sup>15</sup> Cf. DEB, article « Maladie, guérison. »

<sup>16</sup> Cf. Joachim JEREMIAS, *Jérusalem au temps de Jésus*, Cerf 1976, p. 169 s.

l'Évangile de Jean (Jn 9,1 s.). Dans ce dernier cas, on apprend que les gens connaissaient très bien cet aveugle de naissance parce qu'il mendiait. Mais la mendicité constitue un signe social qui, pourrait-on dire, amplifie et souligne la pauvreté qui en est l'origine. Le Livre de Ben Sirac a cette formule que l'on jugerait aujourd'hui cynique : « *Mieux vaut mourir que mendier* » (Si 40,28b). C'est dire la déchéance que représente la mendicité. L'intendant malhonnête qui perd son emploi rejette l'alternative de la mendicité car dit-il, « *j'aurais honte* » (Lc 16,3).

Comment connaître les différentes formes de pauvreté dans l'Évangile ? Dans le cadre de cette étude nous avons choisi de nous limiter à l'Évangile de Marc, et nous allons scruter dans cet Évangile seulement les cas de personnes dans le besoin qui se tournent vers Jésus. Cette option nous permet de réduire le nombre de cas à examiner, et fait ressortir un aspect tout à fait intéressant du ministère public du Christ ; la manière dont il est abordé par les nécessiteux.

Ce mouvement par lequel les pauvres s'approchent de Jésus est un mouvement qui est lié au salut. Il est en quelque sorte exemplaire d'une certaine relation à Dieu, et fait école, comme le montre bien l'Évangile de Marc.

### « Beaucoup cherchaient à le toucher » Mc 3,7-12

La péricope de Mc 3,7-12 raconte le mouvement des foules vers Jésus, alors que celui-ci s'est retiré avec ses disciples. Paul Lamarche, dans son commentaire sur Marc, fait remarquer que la section qui va de 3,7 à 6,6 commence par un sommaire et une péricope concernant les disciples.<sup>17</sup> Les événements qui viennent sont là pour leur formation, ce qui n'empêche pas la présence de la foule.

La question de savoir si ce petit texte est un sommaire de ce qui suit, ou une conclusion de ce qui précède est importante. En effet, cette péricope est extrêmement concise et se propose d'offrir en résumé les éléments importants de la vie publique. Trocmé relie plutôt ce texte à ce qui précède<sup>18</sup>. Il voit dans ces six versets (7-12) une conclusion triomphale de la première section<sup>19</sup>. Elle rassemble en effet les thèmes principaux : Jésus est accompagné des disciples, il se retire à l'écart. Les foules suivent ; on se presse autour de lui en raison de sa réputation de guérisseur.

En même temps, Trocmé reconnaît que ce texte inclut aussi des éléments qui apparaîtront plus tard : la barque qui permet au Maître d'enseigner sans être écrasé : (cf. Mc 4, 1) ; les malades qui veulent toucher Jésus à tout prix (Mc 5, 27) ; les possédés qui se jettent aux pieds de Jésus (Mc 5, 6), et qui l'appellent fils de Dieu (Mc 5, 7). Ce qui est notable dans ce texte, c'est cet élan irrésistible de gens avides de guérison, que le Seigneur vient délivrer et enseigner. Ce texte nous paraît être une clé de lecture importante de l'ensemble du deuxième Évangile, et montre comment la mission du Christ auprès des pauvres et des malades revêt un caractère universel et pédagogique. Pour cette raison, cette péricope prend davantage le sens d'un sommaire que d'une conclusion. Il nous appelle à une attention particulière aux rencontres que fera Jésus avec les pauvres gens.

En l'occurrence, Marc se trouve témoin d'une scène tout à fait singulière. Il voit des foules des gens se précipitant sans ménagement sur Jésus : or ces gens sont loin d'être des personnes « biens sous tous rapports » ! Marc comprend qu'il s'agit d'un moment important, peut-être même d'un sommet de la vie publique de Jésus : il rapporte avec soin les provenances de cette foule hétérogène, en énumérant méthodiquement les régions d'origine, ce qui est rare dans le deuxième Évangile.

---

<sup>17</sup> Paul LAMARCHE s.j., *Évangile de Marc*, Gabalda, 1996, p.117 s.

<sup>18</sup> Etienne TROCME, *L'Évangile selon saint Marc*, Labor et Fides 2000, p. 91.

<sup>19</sup> Etienne TROCME, *L'Évangile selon saint Marc*, p. 91. Il relie aussi ce ministère du Seigneur à celui de Jean-Baptiste, qui également se retirait dans le désert (Jésus se retire loin des villes) et attirait à lui les foules.

La mention des foules sous la forme d’une liste, est très importante. On comprend que Jésus attire à lui toutes sortes de gens, venus du judaïsme mais aussi du paganisme ; Camille Focant fait remarquer que la liste est rangée selon un classement allant des régions les plus proches du monde juif vers les régions les plus éloignées.<sup>20</sup> Dans le récit il est important de noter que sept régions sont nommées, figurant ainsi toute la terre. Il s’agit de juifs mais aussi d’étrangers, c’est-à-dire de voyageurs, de gens sans droits. Cette foule composite qui vient à Jésus est non-seulement constituée de juifs et de païens, mais aussi de malades. L’usage du terme « *plēthos* » (multitude) au lieu du terme plus classique « *ochlos* » (foule) permet de souligner le fait qu’il s’agit d’un rassemblement spécialement nombreux.

Ainsi, plusieurs formes de pauvreté sont manifestées dans le récit : on sait que l’étranger dans l’Évangile est un être privé de relations<sup>21</sup>, et de défenseur. Il est rangé au rang des pauvres gens selon l’énumération de Mt 25. Les malades qui sont mentionnés dans le récit sont évoqués au moyen d’un terme qui, lui-aussi, prend un sens fort. Ce terme (*mastiges*) est un terme classique qui désigne le « fouet » divin lié à la maladie<sup>22</sup> ; il prend là le sens de mal incurable, comme dans le récit de la femme hémorroïsse (cf. Mc 5,29.34). Marc semble se référer à ces maladies pénibles dont on ne guérit pas, et les distingue comme Luc des maladies ordinaires (Cf. Lc 7, 21 : *A cette heure-là, il guérit beaucoup de gens affligés de maladies (nosôn), d’infirmités (mastigôn), d’esprits mauvais, et rendit la vue à beaucoup d’aveugles.*)

L’attrait pour Jésus est souligné dans la narration par les verbes forts qui sont employés : les foules « tombent » (*épipiptein*) sur Jésus (selon la traduction de Camille Focant) et les esprits aussi tombent à ses pieds (*proséipton*, au v. 11). Le verset 9 souligne le danger d’écrasement, et la nécessité de monter dans une « petite barque ». Trocmé probablement va trop loin en suggérant que la vie du Maître est menacée par cette « émeute » des malades.<sup>23</sup> Il y voit comme une offensive qui mettrait Jésus en danger.

Au total, nous pouvons énumérer trois pôles d’insistance dans ce texte : le premier est le puissant élan qui conduit les foules à se précipiter sur Jésus, au point qu’il monte dans une barque, comme s’il était repoussé par la foule. Le second est l’insistance sur la foule des gens qui viennent vers Jésus, ce qui permet de comprendre que les événements racontés ont un caractère public, et sont connus d’un grand nombre. Le troisième est la mention d’une ou de plusieurs pauvretés, ce qui fait du ou des pauvre(s) le centre d’une intrigue de révélation autour de la personne de Jésus.

En scrutant les divers récits marciens pouvant contenir ces trois critères, on arrive au tableau suivant :

Référence (Marc)	Mouvement vers Jésus	Mention de la pauvreté / maladie	Mention de la foule / publicité
1,32-34	On lui apportait ( <i>férô</i> )	tous les malades et les démoniaques	La ville entière était rassemblée
1,40-45	Vint ( <i>erchomai</i> ) à Jésus	un lépreux	Il se mit à proclamer hautement et à divulguer la nouvelle
2,1-12	On vint ( <i>erchomai</i> ) apporter ( <i>férô</i> )	un paralytique	Présence de la foule

<sup>20</sup> Cf. Camille FOCANT, *L’Évangile selon Marc*, Cerf 2004, p. 139.

<sup>21</sup> Cf. Ac 10, 28 : « *Vous le savez, il est absolument interdit à un Juif de frayer avec un étranger ou d’entrer chez lui. Mais Dieu vient de me montrer, à moi, qu’il ne faut appeler aucun homme souillé ou impur.* »

<sup>22</sup> Cf. E. TROCMÉ, p. 91 s.

<sup>23</sup> Cf. E. TROCME, p. 93.

3,7-12	Se jetaient sur lui ( <i>épipiptô</i> )	infirmités (étrangers)	Une grande multitude
5,1-20	Vint à sa rencontre ( <i>hupantaô</i> )	un possédé	Leurs gardiens prirent la fuite et rapportèrent la nouvelle à la ville et dans les fermes (v. 14)
5,21-24 et 5,35-43	Arrive ( <i>erchomai</i> ) (Jaïre)	« Ma petite fille est à toute extrémité »	Une grande foule s’assembla
5,25-34	Venant ( <i>erchomai</i> ) par derrière elle toucha ( <i>baptô</i> ) son manteau	Une femme atteinte d’un flux de sang / infirmité	Foule nombreuse
6,30-34	On accourut ( <i>suntréchéô</i> )	ils sont comme des brebis sans berger	Il vit une foule nombreuse
6,35-44	Les disciples s’approchèrent ( <i>proserchomai</i> )	heure avancée, lieu désert	Ils étaient 5 000 hommes
6,53-56	Se mirent à transporter ( <i>périféro</i> )	les malades	Des (gens) qui l’avaient reconnu (v. 54)
7,24-30	Une femme vint se jeter à ses pieds ( <i>prospiptô</i> )	elle le pria d’expulser le démon de sa fille	-
7,31-37	On lui amène ( <i>ferô</i> )	un sourd qui parlait difficilement	de plus belle ils la proclamaient. (v. 36)
8,1-10	Ils restent près de moi ( <i>prosménô</i> )	qui n’avait pas de quoi manger	une grande foule
8,22-26	On lui amène ( <i>ferô</i> )	un aveugle	-
9,14-29	Je t’ai apporté ( <i>ferô</i> ) mon fils	qui a un esprit muet	dans la foule
10,46-52	Bondissant ( <i>anapèdaô</i> ), il vint ( <i>erchomai</i> ) vers Jésus	aveugle mendiant	grande foule

La première colonne indique les verbes de mouvement employés. On s’aperçoit que tantôt c’est le malade ou le pauvre qui s’approche de Jésus, tantôt il est apporté par une autre personne, ou encore, un appel est lancé à Jésus pour qu’il se déplace.

La deuxième colonne indique le mal qui touche la ou les personne(s) qui s’approchent de Jésus ; il s’agit le plus souvent de malades, mais il arrive que plusieurs formes de pauvreté soient mentionnées (handicapés mendiants, étrangers et malades incurables, foules affamées, possédés). La mention de la foule ou des multitudes (troisième colonne) permet de vérifier le caractère public ou privé de l’action. Dans la plupart des cas, sauf deux, ces actions sont publiques et même souvent relayées par la foule qui en parle.

Le cas de la première multiplication des pains (Mc 6,30-44) présente une particularité en raison du fait qu’il s’agit de deux formes de pauvreté mises à la suite : il est fait mention de Jésus qui se retire loin des foules, exactement comme dans le chapitre 3. Ensuite, les foules rejoignent Jésus et les disciples. Cependant, le regard de Jésus sur ces foules discerne un manque, une sorte de vide qui suscite sa pitié<sup>24</sup> : elles sont comme des brebis sans berger. Ce constat permet de lever la tension qui pourrait demeurer dans le texte entre le projet de se retirer loin des foules et le fait de retrouver les foules. Le manque de berger est un motif pour le Seigneur de se laisser émouvoir et de les instruire. Jésus détient justement les mots, les discours qui sont susceptibles de nourrir cette foule en manque de pasteur. Elles ont besoin d’une parole, d’un enseignement ; Marc précise qu’il les enseigne longuement.

<sup>24</sup> Cette pitié de Jésus est une expression importante, et qui intervient quatre fois dans le second Évangile, toujours en rapport avec une forme de pauvreté : le lépreux en Mc 1,41, les foules lors des deux multiplications des pains (6,34 et 8,2) et le fils qui a un esprit muet (9,22).

La question du manque de nourriture, du désert, arrive ensuite et donne l'occasion aux disciples de s'approcher eux-mêmes de Jésus : c'est en quelque sorte un deuxième mouvement, après que les foules aient accouru en cet endroit. Les disciples se présentent là comme intercesseurs ; cependant, ils ne demandent pas le miracle comme dans les autres cas d'intercession (Mc 5,22 ; 8,22). Ils demandent simplement à Jésus qu'il renvoie les foules. La pauvreté est ici liée au lieu, qui est désert, et à l'heure tardive. Dans la seconde multiplication des pains (Mc 8,1 s.), l'insistance est mise sur la faim de ces foules, qui sont là déjà depuis trois jours, et que l'on ne peut renvoyer sans le risque qu'ils défaillent en route (8,3). La pitié du Seigneur est liée directement à ces foules qui n'ont rien à manger (8,2).

La mise en tableau de ces péripécies présente de nombreux avantages. En particulier, elle permet de faire apparaître le thème étudié comme un sujet récurrent dans le deuxième Évangile. Le cas étudié en particulier (Mc 3,9-12) n'est pas un cas isolé, mais il est relayé par un grand nombre d'autres récits. Il semble donc que dans l'Évangile de Marc, la rencontre des pauvres (au sens retenu ici) avec le Christ entre dans le projet narratif de l'auteur, et constitue un thème essentiel.

### Un mouvement qui sauve

Quels enseignements théologiques peut-on tirer de ces éléments ? N'est-ce pas que le mouvement pour toucher Jésus est porteur de guérison, et signe du salut ? C'est bien le sens de l'exclamation « ta foi t'a sauvée » (Mc 5,34), ce constat du Seigneur qui invite à considérer dans le récit plus qu'une guérison physique, mais le signe d'un contact plus profond qui ouvre la porte du salut. Ce geste vers Jésus, n'est pas privé, mais il est public, et fait école puisqu'on voit des multitudes de pauvres et de malades, soit suivre soit s'approcher, soit toucher Jésus. Quelque chose du geste qui sauve a été manifesté par les pauvres eux-mêmes, qui par leur guérison, leur rassasiement, leur instruction également, montrent la nécessité vitale de s'approcher du Maître. Toucher Jésus, c'est être sauvé. C'est une dimension essentielle de l'Évangile.

En quoi, dira-t-on, est-ce essentiel ? Parce que cet acte qui consiste à s'approcher de Jésus est **le miroir de l'agir profond de Dieu** qui vient pour se faire proche de la misère, pour la côtoyer, et pour ainsi dire, pour la toucher. La profusion des textes de l'Ancien Testament qui insistent sur Dieu proche des petits et des pauvres a pour écho dans le Nouveau Testament une profusion de textes qui montrent comment des foules de pauvres, mues par une espérance indéfectible, se précipitent sur le Seigneur.

### Conclusion

Georges Bernanos, par ses intuitions de génie, a formulé de façon synthétique un thème capital de la Révélation biblique. Le monde, dit-il sera sauvé par les pauvres. Cette affirmation, pour énigmatique qu'elle soit, s'éclaire lorsqu'on la lit avec sa pensée sur l'espérance des pauvres. Les pauvres, dit Bernanos, ont le secret de l'espérance.

Bernanos a tant puisé dans la Révélation biblique, qu'il est comme naturel d'aller y chercher des lumières et des sources d'inspiration. La Révélation nous montre Dieu qui se fait proche des hommes, en particulier des plus démunis. Comme par un effet de miroir, les pauvres du Nouveau Testament se mettent à s'approcher de Dieu, et ne craignent pas de toucher le Messie, l'oint du Seigneur.

Les foules que décrit Marc se précipitent sur le Maître, au point que celui-ci s'éloigne du rivage pour ne pas être écrasé (Mc 3,7-12). La femme hémorroïsse, défiant toute convention, et toute règle de pureté rituelle, traverse la foule et ne craint pas de toucher le vêtement de Jésus pour lui



arracher une guérison (Mc 5,25-27).<sup>25</sup> Ces gestes sont à la fois admirables et exemplaires ; ils nous invitent à cette audace qui porte à s'élancer vers le Sauveur, par un acte de confiance dénué de crainte, libre de toute prévention. Thérèse de l'Enfant-Jésus s'inscrit dans ce mouvement lorsqu'elle écrit à sa sœur Céline : « *C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour.* »<sup>26</sup>

---

<sup>25</sup> PERE MARIE-EUGENE DE L'E-J, *Je veux voir Dieu*, Editions du Carmel, 1988, p. 62.

<sup>26</sup> LT 197.